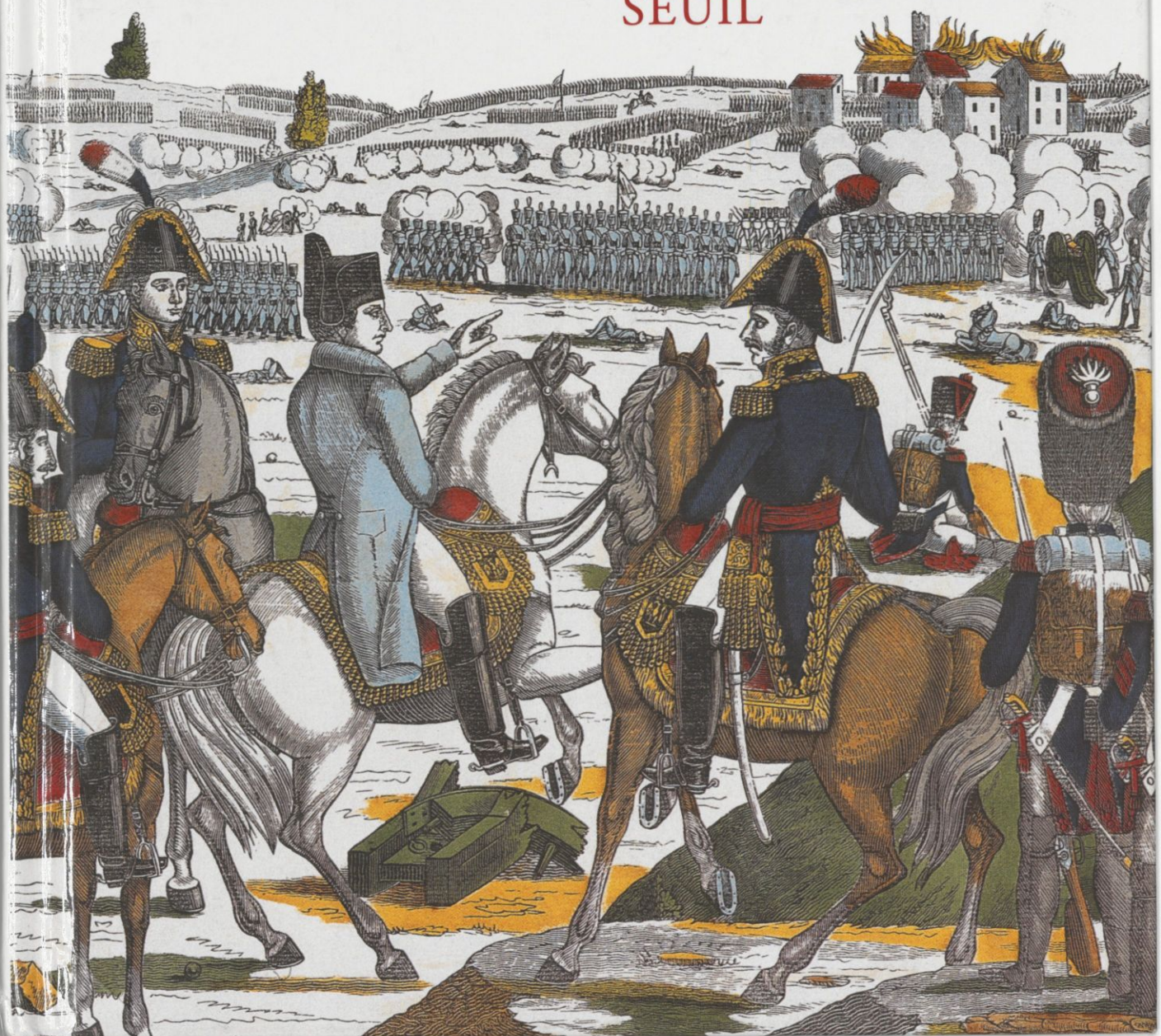
L.3.11
M3
7624

Laurent Joffrin

Les BATAILLES de NAPOLÉON

Préface de Jean Tulard

SEUIL



Les BATAILLES de NAPOLÉON
SEUIL

025887179 93

Laurent Joffrin

LES BATAILLES DE NAPOLÉON

PRÉFACE DE JEAN TULARD
DE L'INSTITUT



CARTOGRAPHIE
CARAVAN

J2 2001-49490

Seuil

DL- 22.11.2000 46172

Mode d'emploi

Ce livre a pour but de faire revivre les principales batailles de l'Empire, selon le point de vue d'un correspondant de guerre, mais aussi de faire comprendre la stratégie et la tactique des armées en présence. C'est la raison pour laquelle un volet dépliant a été ajouté à chaque récit de bataille, qui comprend les principales cartes retraçant les mouvements des troupes. Ces cartes numérisées permettent de situer les opérations. Elles ne prétendent pas à l'exactitude précise des effectifs, mais bien plus à restituer la logique des choix tactiques et stratégiques.

Avant d'entamer la lecture d'un chapitre, il est vivement recommandé de déplier la carte correspondante : le récit ne se comprend qu'avec, en regard, les lieux où il se déroule et la position des armées. Le premier volet du dépliant résume la situation politique et géopolitique qui précède la bataille. Le deuxième (après avoir tourné une première fois la page), donne une vue synthétique de la campagne qui a conduit à l'affrontement décisif. Le troisième (à l'intérieur du dépliant) permet de suivre sur une double page la bataille elle-même.

LE PONT DE LODI	5	AUERSTAEDT	123
Cartes	23	Cartes	143
LES PYRAMIDES	31	EYLAU	147
Cartes	51	Cartes	171
MARENGO	59	WAGRAM	177
Cartes	87	Cartes	199
AUSTERLITZ	89	WATERLOO	201
Cartes	115	Cartes	231

Conception graphique : DOUBLE

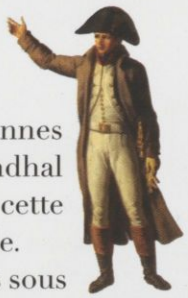
ISBN 2-02-028993-8

© Éditions du Seuil, octobre 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

BnF DEP



ON PEUT RACONTER les guerres napoléoniennes sous une forme romancée. Balzac y avait songé et, de Stendhal à Rambaud, beaucoup de romanciers n'ont pas résisté à cette tentation. L'imagination prend alors le pas sur l'exactitude.

On peut, à la façon de Clausewitz, disséquer ces guerres sous l'angle de la stratégie, décomposer les mouvements des troupes, relever les fautes commises (attaque prématurée ou trop tardive), aider à comprendre les causes d'une victoire ou les raisons d'une défaite. C'est excitant pour l'esprit mais terriblement abstrait.

L'historien posera, à la façon de Thiers ou de Madelin, un regard froid et méticuleux sur les batailles de l'Empereur, plus soucieux d'en donner les dates exactes ou de ne pas oublier un général que de faire entendre à ses lecteurs le bruit des tambours et le son des canons.

Laurent Joffrin propose une approche des campagnes de Napoléon différente et profondément originale : celle du correspondant de guerre.

Le journaliste a le souci de la vérité, il a aussi celui d'être lu. Quand l'érudit se perd dans les détails et que le poète donne libre cours à son inspiration, le journaliste décrit ce qu'il voit avec la préoccupation d'être vrai. Le journaliste est proche des hommes et attentif aux lieux. Peut-on rêver mieux pour faire revivre les guerres de la Révolution et de l'Empire ?

Directeur de la rédaction au *Nouvel Observateur*, Laurent Joffrin connaît à fond son métier. Il connaît également, pour avoir tout lu, les campagnes napoléoniennes. Il a retenu huit batailles et il les narre en journaliste quand les journaux de l'époque, comme le *Moniteur*, se contentaient de reproduire les bulletins de la Grande Armée, récits officiels rédigés par Napoléon et son état-major.

Du coup, on vit avec les soldats, on comprend mieux les opérations, on respire l'odeur de la poudre et on a envie de crier : « Vive l'Empereur ! »

Si l'Empereur avait connu Laurent Joffrin, il en aurait fait son correspondant de guerre, lui aurait donné le titre de baron et lui aurait attribué la croix.

À défaut, souhaitons à son livre le succès qu'il mérite.

Jean Tulard
de l'Institut





LE PONT DE LODI
L'envol de l'Aigle

L'ARMÉE D'ITALIE, IL FAUT BIEN LE DIRE, N'EST PAS LOIN DE TENIR SON NOUVEAU CHEF POUR UN JEANFOUTRE. Cela fait quatre années qu'elle souffre sur la barrière des Alpes et le Directoire ne trouve rien de mieux que de lui envoyer un général d'intrigue, un gringalet d'alcôve. Son prédécesseur n'avait pas démérité. Le vieux Schérer, rigide et scolastique, avait tout de même gagné la bataille de Loano et, s'il se plaignait auprès du gouvernement, c'était pour équiper l'armée et la solder. Pourquoi le remplacer ? L'armée d'Italie, démunie de tout, obscure et héroïque, sans doute le plus négligé des quatorze corps de la République, a conquis Nice et la Savoie, étrillé les Autrichiens, jeté la panique à la cour du royaume de Sardaigne. Non, elle ne mérite pas cette nomination. D'autres généraux pouvaient la revendiquer dix fois : Augereau, ce gaillard fort en gueule, impavide sous le feu, entraîneur d'hommes comme pas deux, et surtout Masséna, avide, débauché, relâché dans le service, mais impétueux en campagne, brillant tacticien, irrésistible devant l'ennemi.

Ce Buonaparte n'a d'autre état de service qu'un ou deux coups d'éclat d'artilleur, un obscur travail d'état-major à la division des plans du ministère de la Guerre, et un certain sang-froid démontré six mois plus tôt, le 13 Vendémiaire, pour sauver le Directoire de l'émeute royaliste. Mitrailler la foule sur le parvis de Saint-Roch : tel est le haut fait d'armes du promu. En échange, Barras lui a donné un commandement, celui de « l'Armée de l'intérieur » (qui fait la police), et une maîtresse, cette Joséphine de Beauharnais dont la complaisance et le charme créole font oublier le visage un peu fané et les dents noires. Le « Roi du Directoire », qui préfère en fait les

Passage du pont de Lodi en Italie par l'armée républico-française, commandée par le général en chef Napoléon Bonaparte, contre les troupes impériales commandées par Beaulieu, général en chef des Autrichiens. (BNF, Paris)

« incroyables » aux « merveilleuses », s'en est vite lassé. Elle est donc passée du lit du directeur au bat-flanc du général. Le bruit court que Buonaparte se conduit avec elle comme un sous-lieutenant : trois jours avant de partir prendre son poste, il l'a même épousée, elle qui ne demandait rien !

Autant dire que le renom du nouveau commandant en chef de la glorieuse armée d'Italie n'est pas à la hauteur des ambitions de la République : le gouvernement exige une offensive en Piémont pour faire diversion à l'attaque principale en Allemagne et surtout pour saisir autant d'argent qu'il sera possible. Pour cela, il faut battre les Alliés, qui tiennent solidement le Piémont et le Milanais. « Ce Corse, dit Suchet, n'a d'autre réputation que celle d'un bon chef de pièce ; comme officier général, il n'est connu que des Parisiens. Cet intrigant ne s'appuie sur rien. » Dupont de Nemours a mis en garde les directeurs : « Ne savez-vous pas ce que c'est que des Corses ? Depuis deux mille ans, personne n'a jamais pu compter sur eux. Ils sont mobiles par nature. Ils ont tous leur fortune à faire. » Roguet, qui l'a fréquenté, prend sa défense. Il a mesuré sa compétence d'artilleur et surtout jaugé l'acuité de ses vues stratégiques. Mais pour la masse, c'est un militaire de salon, un tripoteur de Paris atterri à Nice à la suite d'une combine. Les opposants ne sont pas en reste. Le royaliste Mallet du Pan parle de ce « bamboche à cheveux éparpillés, ce bâtard de Mandrin, ce petit saltimbanque de cinq pieds trois pouces ». Quant à l'adversaire des Français en Italie, le général Beaulieu, un vieil aristocrate autrichien formé pendant la guerre de Sept Ans, il parle simplement du « *giovinastro* » (du « blanc-bec »).

« CE PETIT BOUGRE M'A FAIT PEUR. »

Aussi l'ambiance est-elle plutôt tendue ce 27 mars 1796, quand le nouveau commandant, à peine arrivé à Nice, convoque ses divisionnaires au 4, rue François-de-Paule, dans la maison du citoyen Sauvago, qui sert de préfecture des Alpes-Maritimes. Il y a là André Masséna, le héros de Loano, noiraud et ironique, Charles-Pierre Augereau, si populaire dans la troupe et dont le fort accent des faubourgs parisiens colore les vantardises, Jean-Mathieu-Philibert

Sérurier, ci-devant comte, militaire de l'ancien régime, rallié à la Révolution, mais épris d'ordre, respecté pour sa vertu, et, enfin, Amédée La Harpe, le Suisse proscrit par les Bernois pour ses idées jacobines, intégré à l'armée française, rigoureux, intrépide et taciturne. Tous connaissent leur métier, leur armée, et leur ennemi. Buonaparte, qui signe désormais Bonaparte, devra faire ses preuves. Sinon…

Quand la porte s'ouvre, le voilà, son sabre serré et son chapeau sous le bras. Surprise : c'est un petit homme chétif à la cuisse courte et à la taille grêle dans sa redingote bleu nuit. D'une pâleur olivâtre, sa peau ressemble à du parchemin. Une vraie « figure mauresque ». De longs cheveux noirs en oreille de chien, luisant de pommade, selon la mode de Paris, encadrent un visage tout en angles, les pommettes saillantes, les sourcils sévères et le menton puissant. Tous le dominent d'une tête. Mais, dès qu'il parle, la distance se marque. Sa voix est métallique, brève, tranchante. L'accent corse devrait faire sourire. Mais le regard bleu et profond, « qui traverse la tête », exclut la réplique.

Ce maintien est composé. Son ami Decrès a rencontré Bonaparte à Toulon trois jours plus tôt. Il s'attendait à le voir facile et disert, comme à son habitude. « Je cours vers lui plein d'empressement, de joie, le salon s'ouvre, je vais m'élancer quand l'attitude, le regard, le son de sa voix suffisent à m'arrêter. » Bonaparte se veut froid, coupant.



Costumes des Français nouvellement débarqués en Souabe en juin 1796. (BNF, Paris)

Il vouvoie ses généraux, à l'exception de La Harpe, vieux camarade qu'il a en affection. Il joue au général. Mais il joue bien.

En quelques minutes, les divisionnaires comprennent qu'ils se sont abusés. Ce général d'alcôve connaît l'armée, le terrain, la situation politique, la position de toutes les demi-brigades et celle de l'ennemi. Dès sa nomination, le 1er mars, il a travaillé son plan. La liste des ouvrages commandés par lui à l'état-major ce jour-là est éloquente : les Mémoires du maréchal de Maillebois, auteur d'une brillante campagne en Italie, avec l'atlas ; une description du Piémont en deux volumes ; une histoire militaire du prince Eugène, qui a lui aussi commandé naguère en Italie ; une carte du Piémont et de la Lombardie ; une grande carte de toute l'Italie ; une carte de France des divisions militaires ; une carte de France avec les étapes de marche ; une carte du Dauphiné et de la Provence. Les leçons du passé, les équations de la politique, les routes de l'offensive et celles des renforts. Tout y est. Dans le boudoir de Joséphine, rue Chantereine, le « général Vendémiaire » a mûri ses desseins. Il le dira à Sainte-Hélène : « Je n'ai jamais rien fait dans ma vie qui ne soit le fruit de longues supputations ».

Interdits, les généraux l'entendent donc exposer son plan. Là où elle est, l'armée d'Italie ne peut plus survivre. Étirée le long de la côte de la Méditerranée, elle manque de tout et le gouvernement ne peut rien pour elle. Les soldats ont déjà vidé ce pays pauvre de toutes les ressources possibles. Comme le dira Napoléon dans le Mémorial : « Il ne fallait pas perdre un instant, l'armée ne pouvait plus vivre où elle était. Il fallait avancer ou reculer ». Mais pour avancer, il faut forcer la place. Le théâtre d'opération — le Piémont et le Milanais — se présente comme un rectangle dont trois côtés sont bordés de montagnes : les Alpes au nord et à l'ouest, les Apennins au sud, le long de la Méditerranée. Sur le quatrième côté, à l'Est, s'ouvre la plaine du Pô et la ligne de communication autrichienne. Établie dans de solides forteresses, l'armée sarde garde les défilés face aux Français. Pour envahir le territoire ennemi, il faut franchir les passes enneigées et mettre le siège devant l'une ou l'autre place. Mais la neige interdit le transport du matériel de siège…

En accord avec Carnot, et selon un plan qu'il avait proposé depuis longtemps, Bonaparte estime qu'on ne peut passer qu'à un seul

endroit, là où les Alpes s'abaissent et rejoignent les Apennins, sur le côté sud du rectangle, à mi-chemin entre Nice et Gênes. Par le col de Cadibone, au nord de Savone, on peut se jeter en Piémont en tournant toutes les places fortes et se retrouver entre les deux armées alliées. À cet endroit, Beaulieu, le général autrichien, et Colli, le piémontais, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, ne peuvent se rejoindre que par une route indirecte et mauvaise. Au contraire, avançant du sud sur un front plus étroit, les Français peuvent se regrouper soudain à une extrémité du dispositif, opposant tous leurs effectifs à l'une ou à l'autre des armées ennemies. Cette avance sud-nord a encore l'avantage de menacer indifféremment Turin à l'ouest ou Milan à l'est. Immanquablement, les troupes piémontaises voudront couvrir leur capitale, Turin, et les troupes autrichiennes leur base principale, Milan, achevant ainsi de se séparer. Napoléon allait résumer la chose de manière lumineuse à Sainte-Hélène : « En pénétrant en Italie par les sources de la Bormida, on pouvait se flatter de séparer et de désunir les armées sardes et autrichiennes, puisque de là on menaçait également la Lombardie et le Piémont. On pouvait marcher sur Milan comme sur Turin. Les Piémontais avaient intérêt à couvrir Turin et les Autrichiens à couvrir Milan. »

Ce que les généraux ignorent, c'est que ce petit Bonaparte, tout âgé de vingt-cinq ans qu'il fût, applique là ce qu'il avait appris avec ferveur dans ses années de garnison. Grand lecteur, de ceux qui lisent la plume à la main, annotant les marges de son écriture illisible, il a arpenté toute la littérature de la guerre, frottant son jugement à celui des maîtres, César, Hannibal ou le Grand Frédéric, imprimant dans sa mémoire infaillible les principes, les variantes et les exemples du savoir stratégique. En attaquant au sud du dispositif, il projette une manœuvre « en lignes intérieures », qui consiste à se tenir à l'intérieur d'un rectangle dont l'ennemi occupe les côtés. Toute armée, en effet, doit se disperser pour vivre et avancer : impossible de tenir des dizaines de milliers d'hommes au même endroit sans une logistique formidable qui n'existe pas à l'époque. On se nourrit sur le pays. Si l'un des deux adversaires se place de manière à pouvoir se concentrer plus rapidement que l'autre — « en lignes



intérieures » — il peut battre successivement les corps ennemis en obtenant à chaque fois la supériorité numérique. Tout dépend du dispositif de départ (le placement « en lignes intérieures ») et surtout de la rapidité des marches qui réuniront les corps dispersés. On avance sur un front large, mais avec les armées « réunies », c'est-à-dire capables de se donner la main en cas de rencontre avec l'ennemi. Aucune division ne doit pouvoir être battue séparément avant de recevoir le secours d'une autre. « Réunie », l'armée est soudain « concentrée » la veille de la bataille, voire le jour même. Alors arrivent « par surprise » des corps de renfort au milieu de la journée, forçant généralement la décision. De cette conférence de Nice date sans doute le grand tournant de la stratégie européenne. En phrases incisives, le petit général corse expose à ses adjoints silencieux les principes nouveaux de la guerre de mouvement, celle qui va balayer l'Europe jusqu'en 1815.

Tous sortent de là impressionnés. Augereau, qui ne s'émeut guère d'habitude, conclut en sortant : « Ce petit bougre de général m'a fait peur ». Mais ce ne sont encore que des principes, de la théorie. Reste à mettre en œuvre cet art « simple et tout d'exécution » : la vraie guerre, sur le terrain. Mais enfin, voilà qui change des sabreurs héroïques de l'an II ou bien de Schérer, le prédécesseur trop prudent, à qui Masséna reproche d'avoir laissé passer l'occasion d'envahir le Piémont trois mois plus tôt, après Loano. D'ailleurs, la première décision de Bonaparte est à l'unisson de ces dispositions : le quartier général, sis à Nice depuis trois ans, sera porté à Albenga, c'est-à-dire non loin du col de Cadibone, où sera frappé le premier coup.



Traîneur de l'armée. (BNF, Paris)

NUS ET MAL NOURRIS

Encore faut-il que l'armée suive. Or cette armée, déjà deux fois moins nombreuse que celle des Alliés, privée d'artillerie et manquant de chevaux, est en voie de disparition. Accrochés aux pentes des Alpes, affamés et mal vêtus, répartis dans des villages misérables, les soldats de la Grande Nation ont

une petite mine. C'est un mélange de volontaires de l'an II et de réquisitionnés de la Terreur, vétérans de la guerre d'Italie, paysans illettrés et artisans sans relations venus des départements du Sud-Est et des Alpes, qu'un mauvais sort ou un solide patriotisme a jetés dans la plus pauvre armée de la République. On n'arrive à cette époque qu'à lever un quart de l'effectif prévu, tant les réfractaires sont nombreux. Dans cette France rurale, il faut aller aux champs : alors les jeunes hommes menacés par la réquisition tirée au sort (on n'a pas encore créé la conscription, œuvre de la fin du Directoire) s'enfuient dans les bois ou les montagnes, en attendant que les officiers recruteurs s'en aillent. Quand on marche vers le front, une bonne moitié encore des hommes restent en arrière, prétextant une blessure, une fatigue excessive ou bien disparaissant à la faveur de la nuit. D'un beau bataillon de mille huit cents soldats à la traversée des villes du Midi, il ne reste plus que quatre cents rescapés quand on passe le pont du Var.

La vie sur place n'est guère faite pour séduire ceux qui sont restés. Le Directoire n'a plus d'argent. La troupe n'est plus soldée. Elle vit d'expédients, souvent de pillage. Base de l'ordinaire, le pain est fait de mauvaise farine — trop de son, trop de seigle et pas assez de froment — si peu cuit qu'on s'amusait à le lancer contre un mur pour le voir s'y coller. On améliore les repas avec des pommes de terre et du lard fondu, quand on en trouve, et parfois de la viande, denrée rare et longuement fêtée. On boit de l'eau vinaigrée (pour faire oublier le goût de croupissure), rarement du vin. L'eau-de-vie est réservée pour les opérations, quand il faut donner du cœur au ventre à ceux qui montent à l'assaut.



Vivandière de l'armée. (BNF, Paris)

Autour de Nice et d'Albenga, il ne reste plus grand-chose chez les paysans. On maraude de jour et de nuit pour chercher de la farine et des légumes. Une fois, plusieurs soldats se sont empoisonnés avec des racines de ciguë volées dans un champ, qu'ils ont prises pour des carottes. L'habillement ne vaut guère mieux. Les souliers sont rares, ils ont souvent une semelle de carton et rendent l'âme en six heures de marche. On met alors des sabots, ou bien on s'entoure les pieds de chiffons retenus par des ficelles. Les uniformes

bleus sont disparates et mal teints. À travers les trous des vareuses on voit souvent le torse nu qui avoue l'absence de chemise.

Les officiers d'ordinaires et les fournisseurs volent tant et plus. On fait parfois un exemple, mais les comptes sont mal tenus et propices à la fraude. Au reste, les officiers, Masséna en tête, donnent le mauvais exemple et s'enrichissent avec opiniâtreté au détriment de la troupe. Les cantinières se servent tout autant. Parfois, on en tond une en représailles, qu'on promène dévêtue sur un âne à des fins d'édification. Les duels sont fréquents, les beuveries lorsqu'on dégotte une barrique, et les viols quand la paysanne est sans protection. Pendant



Conscrits (infanterie) arrivant au camp et fraternisant avec les vieux soldats, vers 1796-1799. (musée de l'Armée, Paris)

la campagne d'Italie, les princes de la péninsule paieront des fortunes pour éviter le passage de la troupe dans leur capitale. Les Français et les Niçois n'ont pas cette faculté : ce sont leurs propres troupes. Ils auraient préféré payer.

Pourtant, le fond est bon. Sous l'Ancien Régime, le soldat était un paria. L'avancement était nul et le métier mécanique. Les actes de courage restaient confinés à un petit cercle qui appréciait en connaisseur, mais ne donnaient lieu à aucune considération. On lisait aux portes des jardins : « Ni chiens, ni filles, ni laquais, ni soldats. » Le fantassin du roi était un « cul-blanc » relégué en bas de la société. La Révolution a changé tout cela. Mélange de volontaires exaltés, de réquisitionnés résignés pris par l'atmosphère de patriotisme qui régnait aux premières années des guerres de la République, instruite par d'anciens officiers professionnels ralliés au nouveau régime, l'armée française forme un amalgame redoutable de fanatisme, de bru-

talité, d'héroïsme national et de cynisme pillard. Les chefs sont issus du rang, promus à vingt-cinq ans par la sélection impitoyable du feu, et chaque soldat-citoyen porte son panache de général dans sa giberne. Le pouvoir civil est une réunion d'idéologues flamboyants, de conventionnels impitoyables et de grands jouisseurs décidés à écraser « les tyrans ». Ils ont conscience de fonder un monde nouveau et jouent leur vie dans l'aventure. Ils glorifient sans cesse les « phalanges républicaines », usant d'une rhétorique enlevée, toute farcie des figures de style de l'Antiquité. À force d'être comparés aux Romains irrésistibles combattant les Barbares, les soldats français ont fini par y croire. Les victoires obtenues par l'offensive à outrance, sans ordre ni système, emmenée par des officiers que la mitraille indiffère, qui ne crient pas « en avant ! », mais « suivez-moi ! », ont soudé ces bataillons dans une sorte de folie héroïque.



11 septembre 1796. Le soldat français ayant renoncé à avaler le monde emporte son butin. (BNF, Paris)

Bien sûr, le Directoire a communiqué sa déliquescence à l'armée. Surplombée par des « tripoteurs » avérés, contemplant l'exemple du cynisme le plus criant au Palais du Luxembourg et dans les fêtes orgiaques du régime, la masse des officiers se dit que le patriotisme doit désormais être récompensé autrement qu'en paroles. Chacun ou presque cherche son avantage dans les opérations et son plaisir à l'étape. Masséna sera si scandaleux, quelques mois plus tard, se remplissant les poches avec gloutonnerie, que ses soldats affamés se révolteront, exigeant un général moins pourri. Augereau fera suivre son état-major de berlines emplies des fruits de ses rapines, argenterie, lingots, bijoux et tableaux.

Tout cela forme un ensemble redoutable. Assoiffés de gloire et d'or, au demeurant animés par un républicanisme ardent, aimant la patrie et haïssant les nobles et les curés, les généraux de Bonaparte peuvent mener la troupe la plus rebelle. Il leur faut un drapeau à suivre. À cette tâche Bonaparte allait exceller. Il a prévu l'offensive pour le 10 avril. Salicetti, représentant aux armées, et Berthier, son chef d'état-major, ont déjà réorganisé les maigres divisions. Bonaparte accélère l'ouvrage. Il expédie des lettres menaçantes aux fournisseurs, réprime la fraude et trouve du cuir et des cartouches. Il dissout brutalement un bataillon de la 19e qui refuse de marcher faute d'être

soldé. Salicetti a trouvé un prêt chez les banquiers génois. En quelques jours, le nouveau général a réuni pour six jours de pain et d'eau-de-vie. L'offensive projetée devient possible. La victoire suppléera à tout. Six jours pour trouver à boire et à manger, sur les talons des Autrichiens. Il ne demande plus d'argent au Directoire. « Si nous sommes vaincus, dit-il, nous n'en aurons pas besoin. Si nous sommes vainqueurs, ce sera superflu. »

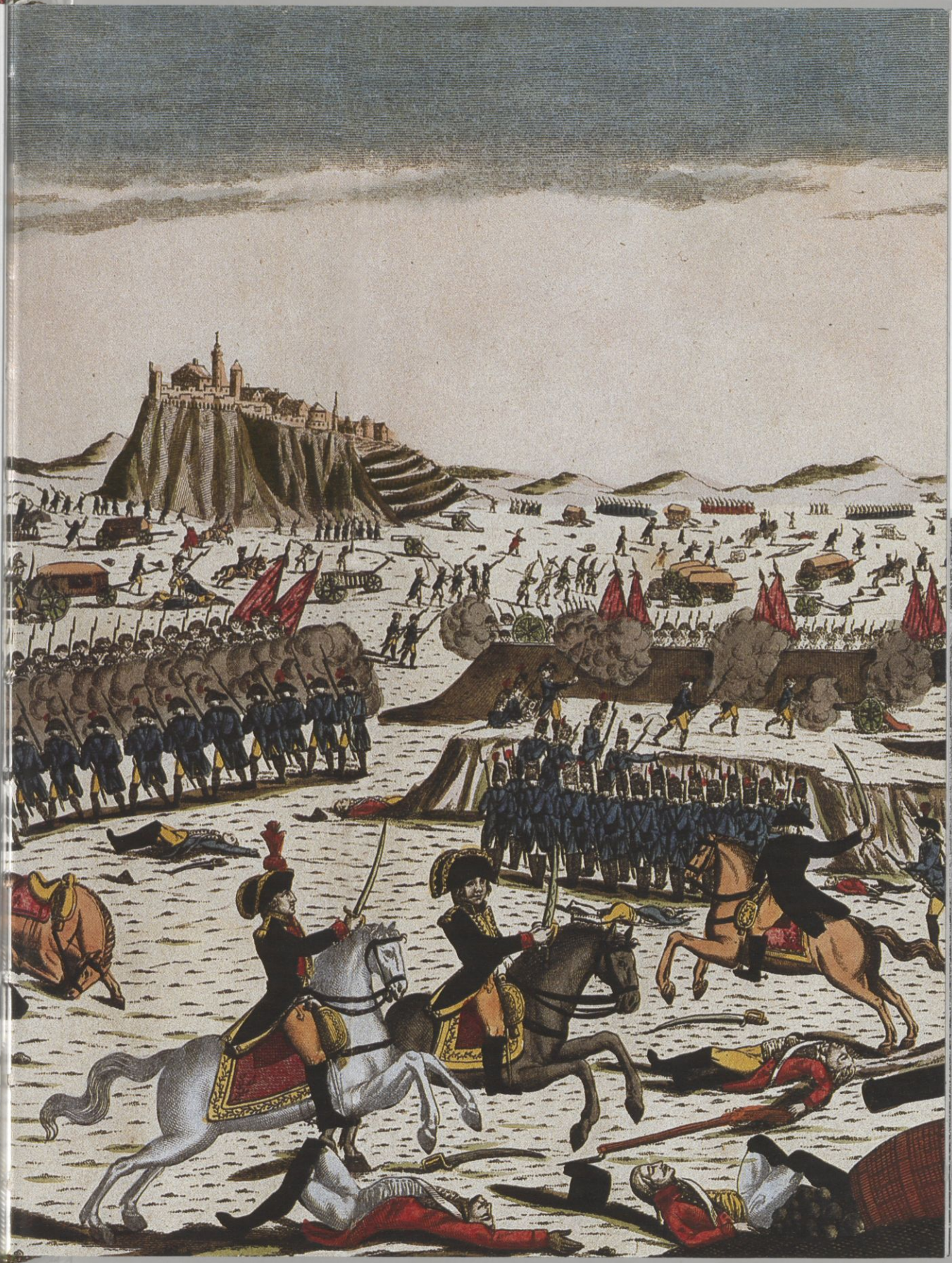
Bataille de Montenotte. (BNF, Paris)

Cette activité d'organisation est doublée par une mise en condition de la troupe qui restera un chef-d'œuvre du genre. Bonaparte passe des revues incessantes, alignant ses soldats va-nu-pieds pour des harangues heurtées et électrisantes. Gestes théâtraux, punitions soudaines, plaisanteries martiales : le Corse commence à déployer tout son art. Un jour un grenadier sort du rang et demande un uniforme. Bonaparte promet alors qu'il n'a rien, puis s'adresse au commissaire ordonnateur : « Une chose me fâche : lorsque ce brave sera habillé de neuf, on le prendra pour une recrue. » Aussitôt, le grenadier : « Général, je ne veux plus être habillé ! »

La célèbre proclamation à l'armée d'Italie date de Sainte-Hélène. Mais pour Jean Tulard, elle vaut d'être citée, sans doute faite des bribes des vraies proclamations improvisées au front des troupes. « Soldats ! Vous êtes nus, mal nourris ; le gouvernement vous doit beaucoup mais il ne peut rien pour vous. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables, mais ils ne vous procurent aucune gloire. Je viens vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en notre pouvoir et là, vous aurez richesses, honneurs et gloire. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage ? » On ne saurait être plus clair. Pour entraîner les soldats de la Liberté, Bonaparte leur promet… de l'argent. « De l'armée pauvre, affamée mais nationale qu'on lui avait donnée, écrit Jean Morvan, Bonaparte fit un corps de condottieri avides, avaricieux, impropres désormais à combattre pour une cause hautement patriotique ou pour une idée, mais capables de le suivre n'importe où pour gagner et pour jouir. »



Uhlans autrichiens. (BNF, Paris)







L'ENVOL DE L'AIGLE

Double page précédente : *Bataille de Millesimo.* (BNF, Paris)

Longuement préparé, exécuté par une troupe impétueuse et des généraux sans peur, le plan de Bonaparte s'applique à merveille. Un corps français aventuré sur la route de Gênes fait croire à Beaulieu que la petite république maritime, neutre dans cette guerre, est attaquée. Le général autrichien veut se lier à Nelson et Jervis, dont les vaisseaux croisent au large. Son armée se porte de Milan vers Gênes, à droite du dispositif. Pendant ce temps, Bonaparte concentre son armée au centre, à Savone, devant le col de Cadibone et donne l'ordre aux troupes avancées vers Gênes de revenir à marche forcée vers le col. Le 10 avril, le colonel Rampon est attaqué par Argenteau dans les redoutes qui protègent la route de Savone. Sa résistance héroïque permet à La Harpe de le rejoindre. Le soir même, Bonaparte fait franchir le col à toute son armée. Le 12, Argenteau est attaqué à Montenotte de trois côtés à la fois par Rampon, La Harpe et le gros de l'armée française. Il doit se retirer avec de lourdes pertes. L'armée française s'est brusquement concentrée contre un corps ennemi isolé. Le centre allié est enfoncé.

Bonaparte achève la séparation des deux armées par les combats de Dego et de Millesimo, place quelques bataillons en observation devant les Autrichiens et concentre brusquement toute son armée à Mondovi contre les Piémontais. Colli est écrasé. En dix jours, la manœuvre « en lignes intérieures » a mis hors de cause l'armée du royaume de Sardaigne, qui tenait le débouché des Alpes depuis quatre ans. Le 23 avril, à Cherasco, un mois après son arrivée à l'armée d'Italie, Bonaparte reçoit les émissaires du roi Victor-Amédée qui sollicitent un armistice. Il est onze heures du soir dans le palais du comte Salmatoris. Aucun domestique n'est là pour accueillir les plénipotentiaires. Ils trouvent seuls leur chemin, tombent sur Berthier qui les attend devant un grand feu. Bonaparte paraît au bout d'une demi-heure, botté et chapeauté. À une heure, comme les pourparlers traînent, le général sort sa montre. « Messieurs, je vous préviens que l'attaque générale est ordonnée pour deux heures… Il pourra m'arriver de perdre des batailles, mais on ne me verra jamais perdre des minutes par confiance ou par paresse ! » Les émissaires traitent. Bonaparte

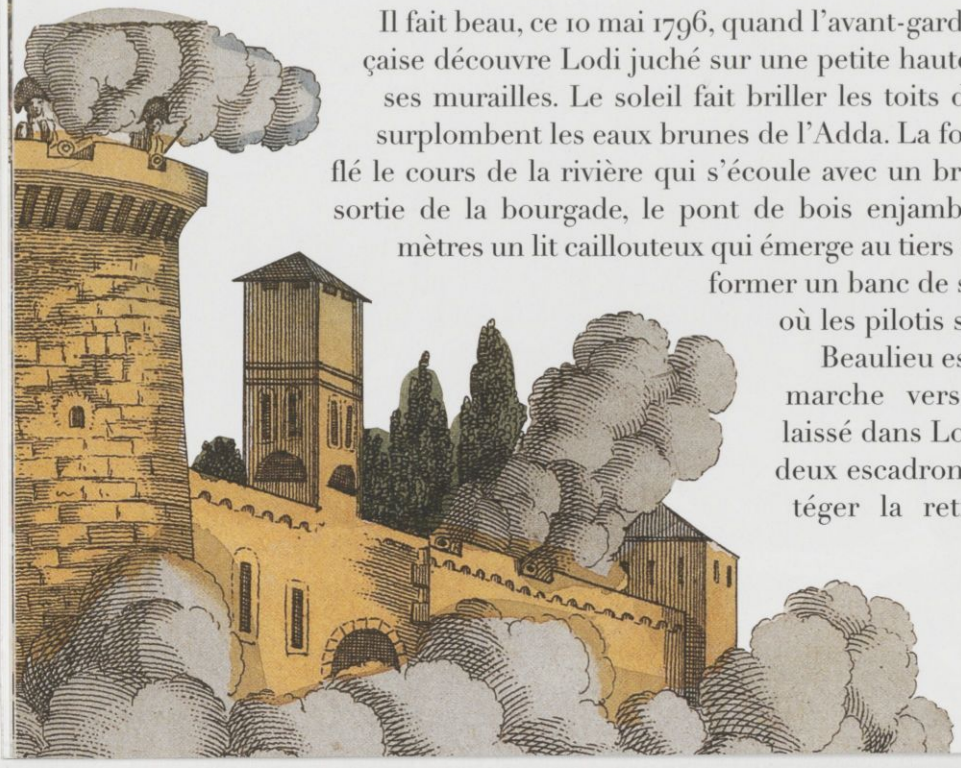
Combat de Mondovi et prise de la ville. (BNF, Paris)



reçoit des places fortes, des vivres et de l'argent pour ses soldats, et l'assurance que les Piémontais ne porteront plus les armes contre la France. Le reste sera négocié à Paris. Beaulieu se retrouve seul.

Rassuré sur sa remonte et son ravitaillement, Bonaparte est plongé dans ses cartes. Pour battre le vieux général autrichien retranché derrière le Pô, il décide de tourner son armée pour tomber sur sa ligne de communication à l'est. Beaulieu s'est placé à l'ouest, sur la rive nord du Pô, concentré devant Valence, où les Français s'agitent pour préparer le passage du fleuve, à gauche du théâtre d'opérations. Bonaparte laisse là Sérurier, chargé de faire diversion, et marche à toute vitesse vers l'est, en corps échelonnés, le long de la rive sud du fleuve. Il trouve des bateaux à Plaisance, à droite du théâtre d'opérations, et se retrouve sur les arrières de Beaulieu, qui doit rétrograder en catastrophe pour éviter d'être pris. Une marche rapide, un passage audacieux : le Milanais tombe à son tour. Bonaparte n'a pas de matériel de pont. Il eût avec cet équipement traversé encore plus vite le Pô et refermé le piège. Il doit maintenant poursuivre Beaulieu qui se retire derrière l'Adda, faisant passer son armée sur le pont de Lodi.

UN PONT VERS LA GLOIRE



Passage du pont de Lodi (détail). (BNF, Paris)

Il fait beau, ce 10 mai 1796, quand l'avant-garde de l'armée française découvre Lodi juché sur une petite hauteur et protégé par ses murailles. Le soleil fait briller les toits de tuile rouge qui surplombent les eaux brunes de l'Adda. La fonte tardive a gonflé le cours de la rivière qui s'écoule avec un bruit chantant. À la sortie de la bourgade, le pont de bois enjambe sur deux cents mètres un lit caillouteux qui émerge au tiers de sa largeur pour former un banc de sable et de gravier où les pilotis sont plantés.

Beaulieu est passé la veille et marche vers Crémone. Il a laissé dans Lodi un bataillon et deux escadrons chargés de protéger la retraite. De l'autre côté, sur la rive

gauche de l'Adda, l'arrière-garde autrichienne, commandée par Sebottendorf et composée surtout de Croates, s'est établie au débouché du pont avec dix mille hommes et deux mille cavaliers. Il s'agit d'empêcher les Français de traverser : on suppose que ces huit bataillons appuyés par quatorze pièces de canon suffiront à bloquer le pont. On suppose encore qu'en raison de la fonte des neiges la rivière n'est pas guéable…

Les premières compagnies françaises arrivent à onze heures. Aussitôt, cinq grenadiers escaladent la muraille de la ville, font reculer les défenseurs à la pointe de leurs baïonnettes et ouvrent les portes. L'avant-garde française se rue dans Lodi en sabrant et perçant tout ce qu'elle trouve. Dans les cours et les cuisines, les Autrichiens préparaient la soupe, qui chauffe dans les marmites. Ils abandonnent le repas et s'enfuient à toutes jambes. Les grenadiers de Dallemagne poursuivent l'ennemi jusqu'au pont, mais un feu de mitraille et de mousqueterie les accueille, déclenché de l'autre rive. Ils se réfugient dans l'église San-Francesco dont le clocher domine l'Adda. Alors, c'est la pause : dans Lodi évacué, protégés des canons de l'autre rive par les murailles, les Français dégustent le repas préparé par leurs ennemis.

Bonaparte arrive à trois heures. Depuis Cherasco, il veut empêcher Beaulieu de se réunir avec ses renforts. Pour tenir le Milanais, il doit continuer la poursuite, chasser les Autrichiens plus loin et prendre la forteresse de Pizzighetone, de l'autre côté de l'Adda, plus au sud. Aussi bien, sa manœuvre brillante et la retraite de Beaulieu ne lui suffisent pas. Il lui manque une victoire éclatante, qui assurerait son autorité sur l'armée et impressionnerait les populations italiennes qu'il veut soumettre. Il sait que Masséna suit à une heure avec le gros de sa division. Kilmaine est en reconnaissance au nord et doit rejoindre. Augereau a reçu l'ordre de courir sur Lodi et débouchera en fin d'après-midi. Le principe de concentration, tiré de ses longues méditations de garnison, peut jouer à plein. Accablés par ces arrivées successives, les hommes de Sebottendorf plieront. Il décide l'attaque.

À l'entrée du pont, une statue érigée par les Autrichiens, saint Jean Népomucène, protecteur des Germains, monte la garde. Le général français vient observer l'ennemi derrière le socle de bronze. Mais Sebottendorf a placé en face deux canons qui prennent le pont en

enfilade. Le saint patron autrichien reçoit sans broncher une volée de mitraille qui couvre le général français d'éclats de pierre. Prudent, Bonaparte se réfugie dans le campanile de Santa-Clara. De là, il constate que son adversaire a rangé ses soldats sur deux lignes : trois bataillons au débouché du pont appuyés par les canons, cinq autres en arrière avec la cavalerie. Cette disposition est vicieuse. La première ligne est trop près du rivage. Enfoncée au centre, elle sera prise à revers et les canons deviendront inutiles. Reste un seul problème, qui n'est pas mince : il faut passer le pont de vive force — deux cents mètres à parcourir en ligne droite sous le feu, sur ce tablier qui laisse à peine passer deux voitures de front. L'opération est risquée, hasardeuse, à coup sûr meurtrière. Mais c'est le prix à payer.

LA CHARGE DES ALLOBROGES

Bonaparte commence par établir ses canons le long de la rive, de manière à empêcher les sapeurs autrichiens de faire sauter le pont. Le chef de brigade Sugny place les pièces au fur et à mesure de leur arrivée. Tout cela se passe sous le feu de l'ennemi, qui ne compte pas ses boulets. Marmont doit vérifier un rapport signalant un petit parti autrichien un peu au sud de Lodi. Il part avec trois hussards le long de la rivière, sous les murailles. Il est pris sous un feu d'enfer, comme un faisan devant une ligne de chasseurs. Deux hussards sont tués et son cheval reçoit une balle : au retour, il fait le détour par la ville. Bonaparte envoie Kilmaine, qui vient de rejoindre avec ses cavaliers, chercher un gué au sud, et Beaumont au nord. Si tout va bien, ces deux-là déboucheront dans deux heures à droite et à gauche des Autrichiens, forçant la décision.

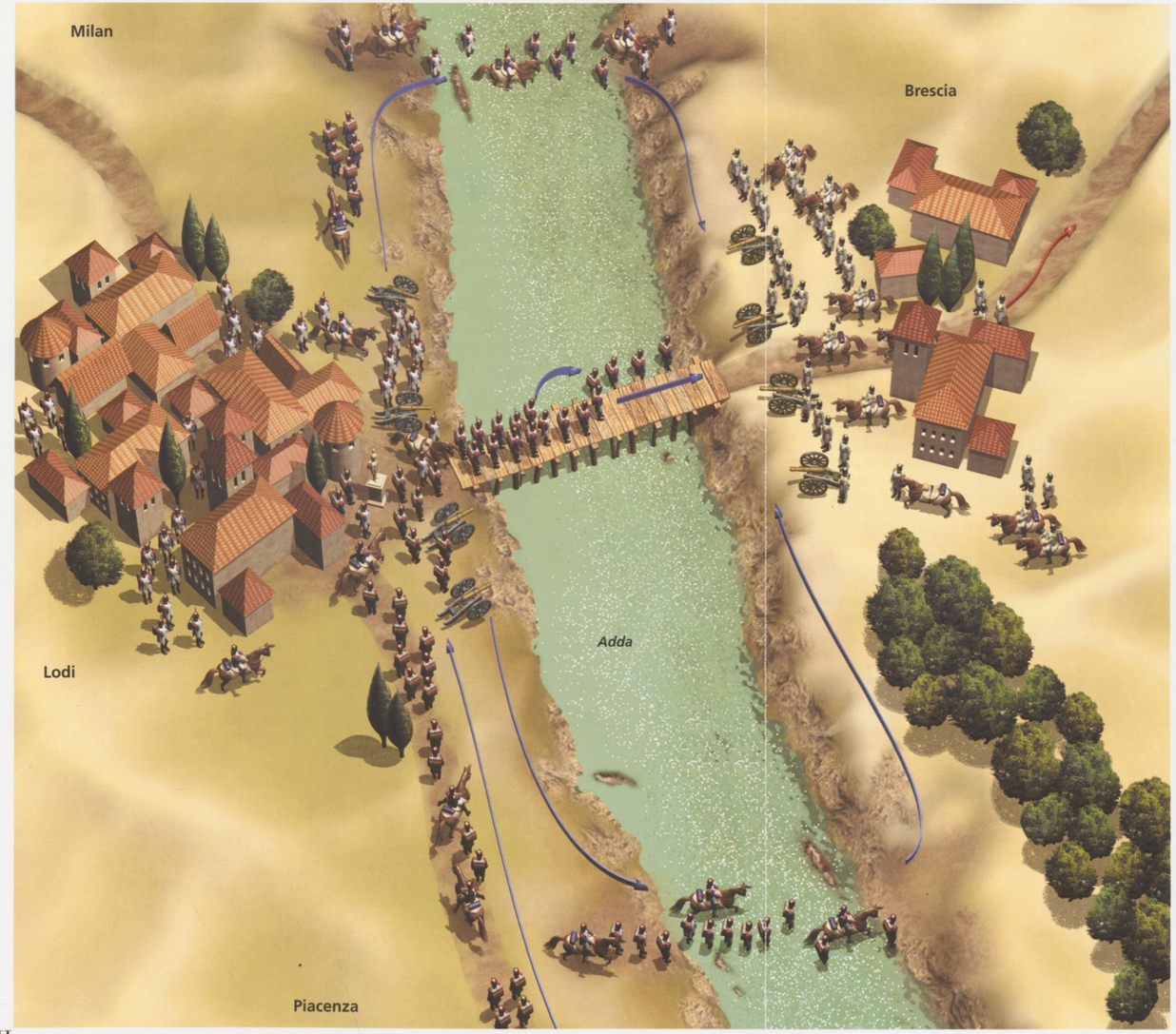


La fumée de la canonnade flotte sur la rivière. Il y a peu de morts : les Français sont embusqués derrière les murailles de Lodi qui dominent la rive opposée ; les Autrichiens sont couchés dans un repli de terrain. Les

habitants se terrent dans leur cave. L'évêque de Lodi est en prière dans son évêché, agenouillé devant un crucifix. Dans la ville, à l'abri des boulets et de la mitraille dont on entend le claquement effrayant sur les murs de l'enceinte, les soldats se reposent, affalés sur les trottoirs et sur la grand-place. Vers cinq heures, apercevant le gros de la division Masséna qui s'approche en arrière de Lodi, Bonaparte parcourt les rangs. Il s'agit de convaincre ces fantassins qui ont marché depuis six heures du matin de courir sous le feu vers l'autre rive, avec une chance sur trois d'arriver vivant de l'autre côté. Il y a là six compagnies d'Allobroges et autant de carabiniers, en tout quatre mille hommes de la division Masséna, robustes Savoyards qui courent les routes depuis Nice sans broncher, habitués à voir le dos des Autrichiens plus que leur visage, à monter à l'assaut après avoir usé en quelques heures une paire de souliers sur de mauvaises routes.

Trolard rapporte une longue harangue du général en chef, prononcée en périodes romaines, prétendument retranscrite par Brotta, et dont la réalité est fort douteuse. On sait toutefois que Bonaparte dut payer de sa personne pour galvaniser la troupe. « Ceux-là, dit-il en substance à ses soldats fatigués, sont ceux que vous avez fait fuir il y a quinze jours. Auriez-vous peur d'ennemis qui doivent mettre une rivière entre eux et vous pour se rassurer ?… Vous avez franchi le Pô, vous laisserez-vous arrêter par l'Adda ? La République vous regarde, l'Italie est à vous, etc. » Au milieu de ces discours heurtés, prononcés de la voix chantante et coupante que les soldats commencent à connaître, un géant roux et barbu se fait connaître. C'est le chef de bataillon Dupas, commandant le 2e de carabiniers. Il revendique l'honneur de conduire l'assaut. Autrement dit, l'honneur de se faire tuer à dix contre un. Plus tard, promu en raison de son courage insigne, ce Dupas recevra de la troupe le surnom de « général Z'en vant ». Rarement charitable, la duchesse d'Abrantès en tirera un portrait cruel et désopilant. Il est vrai que le pauvre général, issu d'un milieu fort démocratique, était porté plus que la





Bataille du PONT DE LODI

10 mai 1796

L'armée autrichienne est en retraite mais Bonaparte a besoin d'une victoire pour consolider la conquête de la Lombardie. Il décide d'attaquer à Lodi malgré une position défavorable. Il faut prendre le pont de vive force sous le feu ennemi. Il y a sur l'autre rive 7 000 soldats autrichiens et 14 canons, sous le commandement du général Sebottendorf. Les Allobroges du chef de bataillon Dupas s'engageront sur le tablier pendant que deux détachements de cavalerie, au nord et au sud, chercheront un gué pour attaquer de flanc sur l'autre rive. Au milieu du pont, décimés par le feu, les soldats hésitent. Les généraux se mettent à leur tête et traversent, pendant qu'une partie de la troupe d'assaut descend dans la rivière pour aborder un peu plus loin. L'arrivée de la cavalerie du général Ordener oblige les Autrichiens à la retraite. Au soir, les Français contrôlent les deux rives. Les soldats victorieux nomment caporal ce Bonaparte si près de la troupe.